

biblio



lycée

Maupassant

CONTES

PARISIENS, NORMANDS
ET FANTASTIQUES

hachette

bibliolycée

Contes parisiens, normands et fantastiques

Maupassant

Notes, questionnaires et synthèses
par Anne-Sylvie SCHWARTZ,
professeur certifié de Lettres modernes
au lycée Richelieu de Rueil-Malmaison (92).

Sommaire

Présentation	5
--------------------	---

Contes parisiens, normands et fantastiques (choix de contes intégraux)

CONTES PARISIENS

<i>Un million</i>	9
<i>Décoré !</i>	16
<i>Les Bijoux</i>	23
<i>Yveline Samoris</i>	32

Questionnaires, groupement de textes et lecture d'image

<i>Yveline Samoris</i>	37
Courtisanes et filles publiques	40
Document : Toulouse-Lautrec, <i>Femme assise sur un divan</i> (1883)	45
<i>Nuit de Noël</i>	48
<i>Mouche</i>	54
<i>Vains Conseils</i>	66

Questionnaires, groupement de textes et lecture d'image

<i>Vains Conseils</i>	71
La lettre de rupture	73
Document : Johannes Vermeer, <i>La Femme en bleu lisant une lettre</i>	80

CONTES NORMANDS

<i>Ma Femme</i>	83
<i>La Ficelle</i>	91

Questionnaires, groupement de textes et lecture d'image

<i>La Ficelle</i>	100
Peindre son époque	102
Document : Léon Lhermitte, <i>La Paye des moissonneurs</i> (1882)	108
<i>Le Rosier de Mme Husson</i>	111
<i>Mon Oncle Sosthène</i>	131
<i>La Mère Sauvage</i>	140
<i>L'Aventure de Walter Schnaffs</i>	148

ISBN : 978-2-01-160597-9

© Hachette Livre, 2005, 43 quai de Grenelle, 75905 Paris Cedex 15.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

CONTES FANTASTIQUES	
<i>Lettre d'un fou</i>	157
<i>Le Horla</i> [première version]	165
<i>Le Horla</i> [version de 1887]	175
<i>Questionnaires, groupement de textes et lecture d'image</i>	
<i>Le Horla</i>	205
Les réécritures du <i>Horla</i>	208
Document : Vincent Van Gogh, <i>Tête d'homme malade (1889)</i>	210
<i>La Morte</i>	213
<i>La Main d'écorché</i>	218
<i>La Peur</i>	225
<i>Questionnaires, groupement de textes et lecture d'image</i>	
<i>La Peur</i>	233
La nouvelle fantastique au XIX ^e siècle	236
Document : René Magritte, <i>Tentative de l'impossible (1928)</i>	242
Contes : bilan de première lecture	244
Dossier Bibliolycée	
Maupassant : une vie pour dix ans de gloire (biographie)	246
Le XIX ^e siècle : révolutions et progrès (contexte)	251
Maupassant en son temps (chronologie)	257
Structure du recueil	259
Des récits courts aux registres variés	263
Maupassant face au réalisme et au naturalisme	267
Maupassant et le fantastique	276
Annexes	
Lexique d'analyse littéraire	283
Bibliographie, sites Internet	286



Guy de Maupassant par Nadar.

PRÉSENTATION

En 1890, Maupassant fête ses quarante ans. Dix ans déjà qu'il est au sommet de la gloire ! Mais, dans quelques mois, il n'écrira plus ; dans un an, il perdra la raison ; dans trois ans, il mourra.

Que de chemin parcouru pour ce jeune Normand arrivé à Paris en 1869 ! Après sa démobilisation en 1871, il s'ennuie profondément dans les ministères où il travaille comme gratte-papier. Heureusement, il y a le canotage sur la Seine, entre amis, et bien sûr l'écriture. Depuis toujours Maupassant a été encouragé mais aussi corrigé par deux amis de sa mère, le poète Louis Bouilhet et Gustave Flaubert. Cependant c'est sa rencontre avec Zola et le groupe des naturalistes qui marque sa destinée. Un soir de 1880, ceux-ci décident de publier un recueil collectif de nouvelles portant sur la guerre de 1870, qu'ils intitulent *Les Soirées de Médan*. Lorsque le volume paraît, une seule nouvelle est encensée par le public et la presse : c'est *Boule de suif*, dont l'auteur est un jeune inconnu nommé Guy de Maupassant. Son style ferme, vif et original lui confère une gloire

**Illustration du conte *La Peur*
par P.-G. Jeannot.**



immédiate ! Elle ne se démentira plus durant les dix années qui lui restent à écrire.

Dès lors, Maupassant est pris d'une véritable frénésie d'écriture. Il produit six romans, dont les célèbres *Une vie*, *Bel-Ami*, *Pierre et Jean*, et plus de trois cents nouvelles extrêmement variées. Ce recueil en propose dix-neuf, regroupées en trois parties : *Contes parisiens*, *Contes normands* et *Contes fantastiques*. Leur parution correspond aux quinze années durant lesquelles l'auteur a veillé à la publication de ses œuvres, depuis *La Main d'écorché*, premier conte édité en 1875, jusqu'à *Mouche*, qui figurait dans l'ultime recueil paru en 1890.

L'unité des *Contes parisiens* correspond au cadre dans lequel les récits se déroulent : Paris et les bords de Seine. Ils dépeignent d'un ton alerte, souvent ironique, tout un monde de fonctionnaires, de petits-bourgeois, d'aristocrates, dont le trait commun semble être l'hypocrisie.

Les *Contes normands*, quant à eux, regroupent six récits qui se déroulent en Normandie, ou dans une province imaginaire mais similaire. Né et ayant grandi dans cette région, le jeune Maupassant y a côtoyé paysans et pêcheurs, mais aussi notables. La connaissance de ce monde provincial et de ses différentes strates sociales constitue la source d'une inépuisable inspiration. Signalons la particularité thématique des deux derniers contes (*La Mère Sauvage* et *L'Aventure de Walter Schnaffs*), qui évoquent la guerre franco-prussienne de 1870-1871.

Enfin, les *Contes fantastiques* sont également au nombre de six. L'unité de cette partie correspond bien entendu au genre littéraire du récit fantastique, très en vogue au XIX^e siècle. Notons que sont proposées ici trois versions du *Horla* – la variante *Lettre d'un fou* et les deux versions du *Horla* –, ces trois contes permettant de soulever la problématique des réécritures.

Cette sélection a été guidée par la volonté de donner une vision globale de l'œuvre de Maupassant, tant au niveau des thèmes que des registres et des choix d'écriture. Mais, surtout, ces contes disent les affres de l'écrivain, ses goûts et ses dégoûts, et le génie incomparable de ce météore des lettres.

Contes parisiens, normands et fantastiques

Guy de Maupassant



**Bourvil dans
*Le Rosier de Mme Husson.***



Contes parisiens

Un million

C'était un modeste ménage d'employés. Le mari, commis¹ de ministère, correct et méticuleux, accomplissait strictement son devoir. Il s'appelait Léopold Bonnin. C'était un petit jeune homme qui pensait en tout ce qu'on devait penser. Élevé
5 religieusement, il devenait moins croyant depuis que la République tendait à la séparation de l'Église et de l'État. Il disait bien haut, dans les corridors de son ministère : « Je suis religieux, très religieux même, mais religieux à Dieu ; je ne suis pas clérical². » Il avait avant tout la prétention d'être un honnête homme, et il le
10 proclamait en se frappant la poitrine. Il était, en effet, un honnête homme dans le sens le plus terre à terre du mot. Il venait à l'heure, partait à l'heure, ne flânait guère, et se montrait toujours fort droit sur la « question d'argent ». Il avait épousé la fille d'un collègue pauvre, mais dont la sœur était riche d'un million, ayant été

notes

1. **commis** : préposé à un emploi dont il doit rendre compte ; employé.

2. **clérical** : favorable au clergé.

15 épousée par amour. Elle n'avait pas eu d'enfants, d'où une désolation pour elle, et ne pouvait laisser son bien, par conséquent, qu'à sa nièce.

Cet héritage était la pensée de la famille. Il planait sur la maison, planait sur le ministère tout entier ; on savait que « les Bonnin
20 auraient un million ».

Les jeunes gens non plus n'avaient pas d'enfants, mais ils n'y tenaient guère, vivant tranquilles en leur étroite et placide¹ honnêteté. Leur appartement était propre, rangé, dormant², car ils étaient calmes et modérés en tout ; et ils pensaient qu'un enfant
25 troublerait leur vie, leur intérieur, leur repos. Ils ne se seraient pas efforcés de rester sans descendance ; mais puisque le Ciel ne leur en avait point envoyé, tant mieux. La tante au million se désolait de leur stérilité et leur donnait des conseils pour la faire cesser. Elle avait essayé autrefois, sans succès, de mille pratiques révélées
30 par des amis ou des chiromanciennes³ ; depuis qu'elle n'était plus en âge de procréer, on lui avait indiqué mille autres moyens qu'elle supposait infaillibles, en se désolant de n'en pouvoir faire l'expérience, mais elle s'acharnait à les découvrir à ses neveux, et leur répétait à tout moment :

35 « Eh bien, avez-vous essayé ce que je vous recommandais l'autre jour ? »

Elle mourut. Ce fut dans le cœur des deux jeunes gens une de ces joies secrètes qu'on voile de deuil vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis des autres. La conscience se drape de noir, mais l'âme
40 frémit d'allégresse⁴.

Ils furent avisés qu'un testament était déposé chez un notaire. Ils y coururent à la sortie de l'église.

La tante, fidèle à l'idée fixe de toute sa vie, laissait son million à leur premier-né, avec la jouissance de rente aux parents jusqu'à

notes

1. **placide** : paisible, tranquille.

2. **dormant** : tranquille, où l'on dort bien.

3. **chiromanciennes** : voyantes prédisant l'avenir par l'examen des lignes de la main.

4. **allégresse** : gaieté, ravissement.

45 leur mort. Si le jeune ménage n'avait pas d'héritier avant trois ans, cette fortune irait aux pauvres.

Ils furent stupéfaits, atterrés. Le mari tomba malade et demeura huit jours sans retourner au bureau. Puis, quand il fut rétabli, il se promit avec énergie d'être père.

50 Pendant six mois, il s'y acharna jusqu'à n'être plus que l'ombre de lui-même. Il se rappelait maintenant tous les moyens de la tante et les mettait en œuvre consciencieusement, mais en vain. Sa volonté désespérée lui donnait une force factice¹ qui faillit lui devenir fatale. L'anémie² le minait ; on craignait la phtisie³. Un
55 médecin consulté l'épouvanta et le fit rentrer dans son existence paisible, plus paisible même qu'autrefois, avec un régime réconfortant.

Des bruits gais couraient au ministère, on savait la désillusion du testament et on plaisantait dans toutes les divisions sur ce
60 fameux « coup du million ». Les uns donnaient à Bonnin des conseils plaisants ; d'autres s'offraient, avec outrecuidance⁴, pour remplir la clause désespérante. Un grand garçon surtout, qui passait pour un viveur terrible, et dont les bonnes fortunes étaient célèbres par les bureaux, le harcelait d'allusions, de mots grivois⁵,
65 se faisant fort, disait-il, de le faire hériter en vingt minutes. Léopold Bonnin, un jour, se fâcha, et, se levant brusquement avec sa plume derrière l'oreille, lui jeta cette injure :

« Monsieur, vous êtes un infâme ; si je ne me respectais pas, je vous cracherais au visage. »

70 Des témoins furent envoyés⁶, ce qui mit tout le ministère en émoi pendant trois jours. On ne rencontrait qu'eux dans les couloirs, se communiquant des procès-verbaux⁷, et des points de vue sur l'affaire. Une rédaction fut enfin adoptée à l'unanimité

notes

1. **factice** : apparente mais non réelle.
2. **anémie** : abaissement du nombre de globules rouges dans le sang qui produit un état de fatigue.
3. **phtisie** : maladie des poumons, dépérissement.

4. **outrecuidance** : insolence et orgueil.
5. **grivois** : libertins, inconvenants.
6. En vue d'un duel.
7. **procès-verbaux** : comptes rendus écrits.

par les quatre délégués et acceptée par les deux intéressés, qui
75 échangèrent gravement un salut et une poignée de main devant
le chef de bureau, en balbutiant quelques paroles d'excuse.

Pendant le mois qui suivit, ils se saluèrent avec une cérémonie
voulue et un empressement bien élevé, comme des adversaires
qui se sont trouvés face à face. Puis un jour, s'étant heurtés au
80 tournant d'un couloir, M. Bonnin demanda avec un empresse-
ment digne :

« Je ne vous ai point fait mal, Monsieur ? »

L'autre répondit :

« Nullement, Monsieur. »

85 Depuis ce moment, ils crurent convenable d'échanger quel-
ques paroles en se rencontrant. Puis, ils devinrent peu à peu plus
familiers ; ils prirent l'habitude l'un de l'autre, se comprirent,
s'estimèrent en gens qui s'étaient méconnus, et devinrent insé-
parables.

90 Mais Léopold était malheureux dans son ménage. Sa femme
le harcelait d'allusions désobligeantes, le martyrisait de sous-
entendus. Et le temps passait ; un an déjà s'était écoulé depuis la
mort de la tante. L'héritage semblait perdu.

Mme Bonnin, en se mettant à table, disait :

95 « Nous avons peu de choses pour le dîner ; il en serait autre-
ment si nous étions riches. »

Quand Léopold partait pour le bureau, Mme Bonnin, en lui
donnant sa canne, disait :

100 « Si nous avons cinquante mille livres de rente, tu n'aurais pas
besoin d'aller trimer¹ là-bas, monsieur le gratte-papier. »

Quand Mme Bonnin allait sortir par les jours de pluie, elle
murmurait :

note

1. **trimer** : travailler, avec une connotation de pénibilité.